

Tisser les mots

Le blog dédié à l'écriture créative en ligne

RENCONTRE ANNUELLE DES BLOGUEURS ET AMIS DU BLOG



Musée de Grenoble



Jeudi 23 juin 2016

L'ARTISTE CRISTINA IGLESIAS

Le musée de Grenoble nous permet de découvrir l'œuvre d'une artiste espagnole reconnue au plan international. Le musée de Grenoble nous permet de découvrir son travail entre sculpture et architecture. Ses œuvres jouent avec l'espace, la lumière et les confrontations entre différents matériaux — cordes, ciment, albâtre, bronze, résine, ou miroir, qu'elle associe fréquemment à des motifs végétaux. Ses thèmes : les grottes, les labyrinthes et les jardins, les puits, l'eau

Le site du musée de Grenoble : <http://www.museedegrenoble.fr/1713-cristina-iglesias.htm>



PROGRAMME DE LA JOURNÉE DU 23 JUIN À GRENOBLE

- Visite de l'exposition de 11h à 13h, guidée par Dominique O. et Nicole L.
- Déjeuner partagé (chez Nicole)
- Atelier d'écriture animé par Dominique O. et Nicole L.
- Lecture partagée des textes de l'atelier et des textes envoyés par des blogueurs

MEME DE LOIN, JE SERAI AVEC VOUS...

A partir d'un ensemble de photographies, quatre blogueurs ont envoyé un texte pour partager avec les participants présents à Grenoble : Frédérique M, Ginette C., Lynn F., Roxane Z.,

FRÉDÉRIQUE M.

Il m'est proposé de vous écrire alors que je ne vous connais pas.

Seul lien qui nous unisse : les œuvres de Cristina Iglesias. Je les ai découvertes, il y a peu, sur des photographies. Je pense que vous me lisez avant d'écrire, au creux de l'une d'elles. Particulièrement attirée par les deux salles où les installations jouent avec la lumière, à moins que ce ne soit la lumière, la joueuse.

Je sens comme de la nostalgie.

J'aime le métal découpé et les ombres sur le sol. J'aime les ombres créées par la lumière à travers le raphia tressé. Je m'imagine tout à la fois, enveloppée et libérée. J'entre à pas feutrés avec l'envie d'enlever mes souliers. Une chose est certaine: Je suis ailleurs. Je sens des rayons me réchauffer les épaules. Un point chaud sur la nuque. Il est temps que je poursuive. Mes pensées sont ensoleillées.

Je vous envie tous, éparpillés, assis sur le parquet ciré et réchauffé. Je vous espère un par salle, plusieurs heures pour profiter de cette quiétude. La matinée grenobloise devrait pouvoir s'émouvoir.

GINETTE C.

Lointaine et virtuelle, cette exposition de Cristina Iglesias me claustrophobe. J'y vois bien quelque lumière tamisée, cloîtrée.

Mais aussi,

des espaces quasi clos,

un labyrinthe végétal tentaculaire digne d'Alice aux pays des merveilles.

Apprivoiser ces formes
toucher, flatter, caresser
pour mieux aimer...

LYNN F.

Les demeures englouties

Son équipement bien en place, il prend une dernière gorgée d'air frais avant de plonger dans l'eau glacée. Frissonnant, il s'empresse d'effectuer quelques mouvements pour se réchauffer.

Sa tâche : confirmer ou démentir la rumeur qui court. Pour lui, c'est évident, ces ruines immergées dont parlent les villageois, c'est un mythe complet. Trente ans qu'il vit à dix mètres de l'océan, trente ans qu'il y plonge chaque été, et jamais il n'a seulement aperçu les fameux vestiges. Mais on ne prend pas son avis en compte, ce qui importe c'est le résultat auquel son expédition va le mener. Selon le maître de plongée, il a été envoyé juste au-dessus de l'endroit préconçu. Il se dirige alors vers les profondeurs, espérant tout de même y découvrir une merveille. Tout en jetant un regard panoramique autour de lui, il l'aperçoit : un mur, un seul, environ cinq mètres plus bas.

Le cœur battant, il nage frénétiquement vers le muret de pierre. À sa grande surprise, plusieurs autres murs se tiennent courageusement debout aux côtés du premier. Le sourire aux lèvres, il communique avec le maître :

- « Je les ai trouvées, chef. Les ruines existent vraiment.

- Bien joué, plongeur Laramée. Remontez à la surface ».

Un dernier regard à ces vestiges d'un autre temps et Laramé entame sa remontée vers la surface.

ROXANE Z.

Le monde interdit

Seuls les hommes apprennent à nager et accèdent à l'autre dimension.
Le "monde interdit" qu'ils l'appellent. Foutaises!

Depuis ma cachette, je les observe. La passerelle est immense, sans fin. Pourtant, j'étouffe, je ne me sens pas à ma place. Dans mes rêves mon ombre se détache et plonge dans ces eaux profondes. La légende évoque une civilisation supérieure. Je ne sais pas qu'en penser. Je n'ai pas peur, c'est ma seule certitude ! J'aimerais m'y risquer et découvrir qui se cache derrière ses imposantes portes en métal que j'arrive à apercevoir depuis la surface...Que signifient toutes ces lettres? Serait-ce un code pour accéder à l'autre monde? Un message ?

Ce soir, dans le silence oppressant de la nuit, je braverai les interdits, je défierai la légende. Je plongerai dans les eaux mystérieuses et pleines de promesses...

LES PARTICIPANTS A GRENOBLE

ATELIER D'ÉCRITURE APRÈS LA DÉCOUVERTE DE L'EXPOSITION AU MUSÉE DE GRENOBLE

ALINE D.

En sortant du labyrinthe on est attiré par le bruit de l'eau. Je perçois un doux clapotis mais je ne vois toujours rien.

Tout à coup, une immense porte verte, telle un bloc de feuilles incrustées surgit devant moi, bien protégée par un rideau de branchages et de lianes enchevêtrés.

Impossible de la franchir, que faire ? Et toujours ce bruit d'eau.

Épuisée, je m'adosse contre cette plaque indéfinie.

Me voilà brusquement engloutie, happée dans cette masse, je passais de l'autre côté du miroir dans un monde inconnu.

A perte de vue, une passerelle suspendue, faite de mots tissés, tel un immense tapis volant.

Il règne ici une sérénité et un calme absolu, entre ombres et lumières, dans un doux souffle de vent. Est-ce le calme avant la tempête ?

Je discerne tel un mirage deux formes assises. L'une d'elle me dit alors :

- "Je suis Assiline, et voici mon compagnon, Makar-Haé. Nous sommes les gardiens des fontaines d'argent et des puits enfouis."

Sa voix mélodieuse s'accorde tout à fait avec la magie du lieu. Je suis de plus en plus intriguée par cette rencontre.

D'un geste gracieux, Assiline m'invite à la suivre, Makar-Haé reste assis sur le sol.

Nous traversons une forêt végétale toujours enchevêtrée de lianes et de branches.

Au fil de nos pas, les branches se couvrent de feuillages, puis de fleurs, comme si la forêt revenait à la vie.

Je perdis de vue Assiline et le chemin avait disparu, laissant la place à un gouffre dans lequel je fus aspirée comme dans un tourbillon.

Mon corps, comme en apesanteur, se retrouvait en eaux profondes, tel un poisson, au milieu de gigantesques paravents ocre, fait eux aussi de lettres et de mots. Ces mots semblaient vouloir prendre possession de mon esprit, ils envahissaient mes pensées.

Pourrais-je comprendre les constructions de cet Atlantide de l'écriture, de ces profondeurs vertigineuses ?

Non, ce monde flottant n'est pas mien, je veux retourner vers la lumière et la vie, me réveiller...

DOMINIQUE B. B.

Sagesse

En sortant du labyrinthe je suis attirée par le bruit de l'eau

Océan, mer, lac, étang, rivière, torrent de montagne, source d'eau douce?

Rien de tout cela, un peu tout à la fois

Ensemble et différent

Sur mon tapis ailé secoué par la tempête,

Projetant son ombre et ses mots fleuris

Sur le miroir arborescent de la vie,

Je me penche pour apercevoir la truite argentée

Gardienne du trésor du mage Gédéon,

Fils capricieux de la délictueuse Silestine

Le flot s'empare de mes pensées et les liquéfie
La truite s'élève et vient à ma rencontre
Dedans, dehors, elle s'empare de moi
Et m'ouvre l'horizon d'une sagesse ancestrale.

DOMINIQUE O.

Il y a très longtemps, dans un pays très loin d'ici vivait dans un pavillon de cristal la belle Seglia. Durant des nuits entières, elle regardait sans cesse et sans répit, ardente et attentive, les volutes tourmentées des nuages et de la voûte étoilée.

Elle cédaient souvent lascive aux seins de glace qui ravageaient par des pluies violentes la terre qui avait soif.

Les grandes cloisons du palais oscillaient sous les coups des bourrasques qui bousculaient jusqu'à son intériorité.

Seglia connaissait le langage de l'eau, elle en explorait le sens et sa polysémie lors de ses rêves engourdis.

Elle avait ce pouvoir depuis toujours.

Depuis de longs mois elle attendait Gana, son amoureux (en espagnol son prénom veut dire envie)

Quand elle fixait l'horizon elle ne savait pas que la ligne au loin la séparait d'un autre monde, celui où Gana un soir de fièvre était allé découvrir.

Il avait toujours voulu comprendre, entreprendre, agir c'était dans sa nature d'aventurier, de conquérant. La rumeur dans la ville de Racomore s'était propagée, elle disait que de l'autre côté de la terre juste derrière la ligne d'horizon il y avait un peuple étrange, autre chose, d'autres vies

Il s'était passé de longs mois avant qu'il ne se décida à partir.

Ils en avaient parlé tous les deux enlacés, le long du paseo ombragé. Les tapis de cordes tressées étaient un abri, une alcôve pour leurs amours enfiévrés.

Un matin tôt il prit la mer, contrasté dans ses envies, rester, partir... déchiré.

Ségliia ivre de chagrin, entreprit chaque jour de jeter ses désirs au fond du puits, celui qui jouxte la forêt. Rêveuse et alanguie elle tapotait la roche couleur de lune, puis laissait ses courbes glisser jusqu'à toucher l'eau fraîche et vive, et de sa main, lâchait dans le flot ses envies, ses attentes.

Depuis sa tendre enfance, elle connaissait l'existence d'un savant conduit qui jetait les eaux du puits jusqu'à l'océan profond et mystérieux.

Gana foulait l'océan depuis si longtemps que Ségliia débordait de désirs, d'attentes inassouvies. Elle se disait qu'à force de les jeter dans l'océan celui-ci allait se remplir, déborder et ainsi ramener le bateau de Gana sur les rives afin que son amour lui revienne. Mais point de bateaux à l'horizon, la ligne restait plate inlassablement.

Chaque nuit, sous le flux de l'eau filante, elle laissait son corps onduler, elle avait fini par se lasser d'attendre, même si au fond d'elle-même elle espérait revoir Gana.

Alors dans le silence de la nuit, elle ramassait des petits cailloux blancs ronds et polis, y notait un vœu.

D'un geste précis elle expédiait au plus loin de l'océan, dans ses profondeurs les plus noires, ses désirs, ses ardeurs. Gana ainsi finirait par avoir un signe, il saurait, et il reviendrait car bientôt la mer se sera remplie de pierres.

ERNEST B.D.

La fontaine aux souvenirs

En sortant du labyrinthe Argentinia est attirée par le bruit de l'eau. Un long et doux ruissellement humide lui revient en mémoire. Celui de la fontaine de son enfance. Ce murmure d'écoulement de l'eau sur les pierres argentées du puits de la cour de la ferme de ses parents.

Empreintes de fougères brunissant et parfumées sur le portail d'entrée de la vaste cour.

Et puis là-bas tout au fond, le petit poulailler abandonné, à l'abri des tempêtes silencieuses où elle allait se réfugier quand le vent de la révolte soufflait trop fort en elle.

« Laissez-là dans son cagibi ! ça lui passera bien un jour ! c'est une fille capricieuse du soleil ! » disait très souvent sa mère.

Seul Espadrillès, le silencieux et vieux garçon de ferme aux grands yeux noirs et au regard profond comprenait sa souffrance et échangeait avec elle un clin d'œil complice.

Quand sa longue et dure journée de travail à la ferme était terminée ils parcouraient ensemble les sentiers sinueux et caillouteux qui menaient à l'alpage pour aller chercher les bêtes pour la traite du soir.

Sur le chemin il lui cueillait des coquelicots, sa fleur préférée à cause de sa robe rouge à dentelles noires et il lui racontait des histoires mystérieuses de calife vivant dans un pays oriental à la recherche permanente de pouvoirs supranaturels.

Arrivés au sommet de la petite montagne, ils apercevaient au loin, la vallée de la « Terre Rouge », « terra rossa » murmurait Espadrillès, terre très fertile où vivaient les esprits de la forêt aux mille miroirs. Forêt habitée par des saltimbanques et parsemée de pièges imprévus et de fossiles subtils.

Soudain, une cloche sonna, l'angélus, certainement.

Ce bruit ramena Argentinia à la réalité.

La fontaine de son enfance avait disparu. Ne lui restait plus que ses souvenirs.

JACQUELINE Z.

Aux portes du temps

Il y a très longtemps, dans un pays très loin d'ici, vivaient Jordskott et Oïstra.

C'était un couple, un très vieux couple, de ceux qu'on croisait avant la guerre.

La guerre, je veux dire celle qui les avait encerclés, au fil des ans, et amenés dans la forêt des esprits ; la guerre du temps qui passe, la guerre de la mémoire qui décampe.

Dans les griffes du labyrinthe végétal qui les enveloppait, les fascinait, les effrayait, ils avaient passé leur vie à écarter les dangers, à chercher abri dans toutes les cages de Faraday du monde et surtout à tenter d'ouvrir la porte interdite du paradis .

Elle était la fille capricieuse du soleil, il l'avait trouvée, appuyée, immobile et lascive, sur la margelle du puits argenté, où il avait coutume de se pencher, Narcisse de pacotille, se laissant bercer par le clapotis joli de l'onde claire.

Soleil et eau avaient longtemps cheminé ensemble et leur aventure avait été agréable , faute d'être joyeusement heureuse. Et puis, lentement, la vie s'était épuisée .

Et les voilà aujourd'hui tous les deux pour la dernière fois devant la porte encore fermée du monde ultime.

Leurs veines gonflées serpentent sous leur peau, autrefois blanche et fine de leurs membres devenus bistres et ligneux, varices proéminentes, phlébite à l'affût .Le monde tentaculaire vert les attend ; c'est l'heure, ils le savent...

Plus de trous de mémoire, plus de tempêtes à affronter, plus de reflet triste dans le miroir.

Derrière les claustra, la chambre végétale où fleurissent les fossiles des universelles fougères, où grouillent fourmis, vers et coléoptères, leurs derniers compagnons, l'étreinte céleste les appelle.

La clé est là, dans leurs mains... Un geste à faire ...

Espoir d'une renaissance, qui sait ?

JEANNINE H.

Saman

Il y a très longtemps, dans un pays très loin d'ici, la tempête faisait rage et notre héros

Saman sur son tapis volant décida qu'il lui fallait à tout prix se mettre à l'abri.

Il réussit à se poser sans problème près d'une fontaine.

Après s'être désaltéré, quand il releva la tête il entrevit un chemin qui s'enfonçait dans une forêt. Il pensa qu'en le suivant il trouverait bien un endroit, au creux des grands arbres protecteurs pour se reposer et trouver un peu de calme.

Il parcourut une longue distance dans le labyrinthe, sombre de plus en plus sombre jusqu'à devenir obscur.

Peu à peu l'angoisse le gagnait. Peut-être devrait-il faire demi-tour ? Ce chemin devait bien avoir une issue et l'envie de percer le mystère de cette forêt l'emporta très vite sur sa peur. Il poursuivit donc sa marche et, à sa grande surprise, la lumière revint et se découpant dans le soleil, il aperçut la silhouette d'une vieille femme, à la chevelure argentée qui lui faisait signe d'approcher et lui dit :

- Par ici, par ici, je m'appelle Nina et je vais te sortir de là... ! »

L.O.

ILESIA LA TEMPÊTE

*Cœur qui bat au fil de l'eau,
Pensées qui coulent au rythme des flots.*

Il y a très longtemps dans un pays très loin d'ici vivait une jeune princesse que l'on surnommait Ilesia la tempête. Elle débordait d'une telle énergie que les nombreux hommes de son harem se fatiguaient à la suivre. Du soir au matin, on l'entendait s'activer dans son grand palais. Elle aussi s'ennuyait vite des hommes fades et plats qui peuplaient sa cour. Elle avait pour habitude de leur proposer de se construire, dans l'immense jardin du palais, un lieu pour l'accueillir. Ils pouvaient en choisir la matière, la forme et la taille qu'ils désiraient afin de la garder.

Alors, les hommes, charmés par cette magnifique et puissante jeune femme, usaient tous les subterfuges possibles pour en faire leur princesse charmante : certains construisaient de profonds puits, d'autres des labyrinthes sans issues ou de sombres prisons.

Mais la belle aux pouvoirs surnaturels parvenait toujours, avec l'eau comme alliée, à faire monter la marée pour se sortir des puits ou qu'une inondation la guide vers la sortie.

Au final, c'était toujours les hommes qui restaient au fond du trou ou perdus dans un labyrinthe sombre et aride, prisonniers de leur manque d'imagination et de l'étroitesse de leur esprit.

Un jour, un jeune homme du nom d'Abila vint toquer à la grande porte du palais. Il était noir comme le charbon, tellement noir que la nuit on ne voyait que ses yeux rieurs et son sourire amusé.

Elle lui demanda ce qu'il venait faire là à frapper à sa porte.

« Mon village a été englouti par les eaux, répondit-il, je n'ai plus de maison. Sur la route, on m'a dit que vous offriez, dans un coin de vos jardins, la possibilité de se construire un abri. » La princesse éclata de rire. Elle était amusée de la naïveté et de l'audace du jeune homme à la peau aussi foncée que la sienne était pâle. Elle décida de lui offrir quelques graines d'espoir, mais avant, il lui fallait lui expliquer les règles du jeu pour lui proposer ce défi à relever.

« Tu as du culot, et cela me plaît. Voici ta chance : vois cet endroit en plein soleil au bout du parc, il sera tien pour te construire un toit. »

En apercevant son regard de soulagement, elle ajouta : « Mais, comme tous les autres, ce lieu devra aussi pouvoir m'accueillir et, s'il me plaît assez, j'y resterai et fuirai ce grand palais sobre et ennuyant. Dans un mois, je viendrai voir la maison que tu m'auras construite. »

Le jeune homme aventurier y vit sa chance de, non seulement se trouver un abri, mais également de faire sienne, cette drôle de princesse, au physique si fragile et au tempérament aussi virulent que les tempêtes du Pacifique.

Il comprit immédiatement que, pour l'apprivoiser, il lui faudrait créer un lieu qui suive le constant mouvement de ses pensées, un lieu multidimensionnel jouant avec la lumière, les formes et les éléments, un lieu où tous les sens seraient en éveil, bref un lieu qui soit digne de la fille capricieuse du Soleil.

Il se mit donc à construire une maison ouverte à la lumière qui, grâce aux lettres qui composaient ses murs, racontait une histoire différente en fonction de l'heure du jour, de la saison ou de la météo. Ils constituaient ainsi des chemins de mots voguant au gré des ombres.

Il y avait des fontaines qui s'emplissaient et se désemplissaient au rythme des marées et qui chantaient aux bruits des lunes des chansons joyeuses ou mélancoliques. On y trouvait aussi des puits aux reflets éternels et des caves labyrinthiques et arborescentes aux détours infinis où l'esprit était guidé par la vie des fleurs et des plantes.

Dans ce refuge multidimensionnel, Abila avait construit un monde protégé de l'extérieur et pourtant ouvert au monde, un lieu en constant mouvement et pourtant figé face au palais : un lieu qui, grâce aux mots inscrits sur les parois jonglant avec les éléments et l'eau qui coule, ne laisserait jamais l'imagination complètement assouvie.

Le mois s'étant écoulé, la princesse vint un matin, curieuse de savoir ce que cet étrange jeune homme avait bien pu inventer pour la garder prisonnière.

Pourtant, quand elle arriva, Abila n'était pas là. Elle se laissa donc guider au fil des mots dans cette étrange demeure qui lui racontait l'histoire de l'eau son alliée fidèle qu'elle connaissait finalement si peu. Elle découvrit aussi les amis de son élément fétiche : le vent, la terre et la lumière.

Tous s'exprimaient avec tant de naturel, Abila leur ayant laissé la liberté de trouver leur expression et leur espace. Il les avait apprivoisés en les observant depuis tant d'années et en ne cherchant jamais à les enfermer ni les canaliser. Par les lettres qui composaient les murs de pierre, de bois et de brique, il leur avait aussi offert un moyen unique de s'exprimer et de communiquer.

Ilesia la Tempête écouta enfin, par ces interactions surréelles, ce que le vent qui l'habitait et la maltraitait depuis tant d'années avait à lui dire. Entendu et compris, il s'apaisa alors en elle.

A son retour, Abila, les bras remplis des cadeaux multicolores de la nature - fruits, plantes et noix de toutes couleurs et de toutes formes - découvrit une princesse métamorphosée et posée, prête à partager le festin naturel qu'il leur avait ramené.

La princesse aussi avait enfin trouvé un lieu où se poser et laisser libre cours à ses tempêtes de pensées : Son imagination y trouverait toujours nourriture à son goût, et sa tête enfin canalisée et apaisée pourrait s'y reposer... Elle avait finalement trouvé un lieu où partager la vie et la donner.

MICHEL L.

Yor

« Il y a très longtemps dans un pays très loin d'ici » Yor vagabondait dans la jungle de verdure. Les arbres et les feuilles représentaient autant de signes qu'il s'employait à décrypter.

Parfois il se sentait prisonnier avec comme seul horizon palpable cette feuille d'arbre immobile qui écrivait son destin. Enfin tentait de l'écrire.

Yor et son amie Crisagli la reine de l'eau avaient don de divination. Au milieu du marigot où les poissons viraient du rouge au bleu ils apercevaient les silhouettes d'immeubles en ruine les emmenant à Détroit victime de la crise automobile.

A travers un fil de l'espace-temps Yor et Crisagli avaient effectué ce voyage dont ils n'avaient pas identifié les codes.

Très rapidement cependant ils étaient retombés en retardant leur montre végétale dans l'humidité ambiante où l'eau chantait et les charmaient. Mais attention au chant des sirènes. L'une d'elles envoûtait Yor en disant je suis un as l'autre le mettait en garde : en l'an 2050 tu seras une liane enroulée autour d'un os télécommandé par une puissance dont tu ignoreras l'origine.

Angoisse. Les murs se rapprochent de Yor prêts à le compresser comme une sculpture de César sans qu'un Vercingétorix lui apporte sa note d'humour gaulois.

Alesia. Alea jacta est. Yor dans son périple temporel a semé sa chère Crisagli. Tempête sans son crâne. Il entend la mémoire de l'eau faire revenir à la vie ce grand précurseur de Benveniste et il entame le chant énigmatique entendu dans une exposition de Cristina Iglesias à Grenoble : « *au ho de l'ô chapô haut oh le corps est dans l'eau* ».

Message angoissant et mystérieux dont il capte mal les mots comme issus d'une chanson de Bobby Lapointe. Et puis Grenoble c'est quoi : des murs et des signes emprisonnés dans cette foutue montagne aussi verte que magique vue d'en haut.

Yor fait un pas en arrière. Respire. La libération au cœur de l'enfer vert. Sa chère Crisagli l'enlace à la perfection et lui dit : « à la source de la vie je ressorce mon âme inépuisable de bonheur ».

Yor et Crisagli avancent de concert. Sans fausse note. On a l'impression que leurs pieds affleurent seulement l'eau du marigot à moins que ce ne soient celles du lac de Tibériade. Autour d'eux les lettres de la vie de leur vie celles des siècles futurs et passés s'écrivent dans le feuillage qui frissonne.

Un mormon vous savez cet explorateur têtu du temps vient à eux et raconte l'histoire de leurs ancêtres de leurs descendants et des descendants de leurs descendants jusqu'au moment où la terre explose.

La boucle est bouclée. La tempête se calme. La sérénité du T est leur nouvel alphabet. Alea jacta est. Une fois pour toutes.

MINO D.

Tempête

Il y a très longtemps, dans un pays (pas) très loin d'ici...

Hamatit et Himatot, assez dissemblables, l'un aussi grand par la taille que l'autre est petit, ont décidé de traverser la Méditerranée à bord d'un rafiote, disons... modeste.

Le jour du départ, le temps n'est décidément pas de la partie et une tempête se déclare inévitablement quelques heures après leur départ.

Que faire ?

Que décider ?

Continuer ?

Rebrousser chemin ?

Hamatit, le grand est plutôt pour laisser faire les événements. Arrivera ce qui arrivera. Himatot, lui, tremble de peur et supplie pour qu'on fasse demi-tour le plus rapidement possible.

La tempête ne se calme pas, l'embarcation vire, tangue, bref, fatigue...

Comment tout cela va-t'il se terminer ?

Je n'en sais fichtrement rien et

Ne comptez pas sur moi pour vous le dire ! ?

NICOLE L.

Le fils du calife

En sortant du labyrinthe je suis attiré par le bruit de l'eau...

Depuis le temps que je tourne en rond, que j'emprunte des chemins qui ne m'ont mené nulle part et même au-delà... depuis des siècles...

Vous m'avez reconnu, je m'appelle Hori. Mon père était ce Calife fou qui rêvait de pouvoirs surnaturels et d'immortalité. Et moi, on m'a toujours surnommé : « le fils du Calife fou ».

Personne, jamais PERSONNE n'a prononcé mon nom : Hori !

Persécuté par les villageois je ne sortais plus que la nuit et j'ai fini par croire que j'étais fou comme les autres le pensaient déjà.

Alors je me suis enfui à Tolède où j'espérais commencer une nouvelle vie. Une nuit, où je rêvais près d'une fontaine en contemplant le ciel étoilé, je la vis s'avancer, plonger ses bras d'ivoire dans l'eau fraîche et boire à la source. Je suis resté immobile, retenant mon souffle. Elle ne m'avait pas vu. Sa voix cristalline à peine plus forte que le murmure de la fontaine s'est élevé. Son chant lumineux et nostalgique à la fois s'accordait avec la nuit, avec mon cœur, avec ma peine. Les heures passaient et elle chantait toujours. A la première lueur du jour, malgré moi, mes yeux se sont fermés et je me suis endormi.

A mon réveil, le soleil était déjà très chaud comme il l'est toujours l'été à Tolède. Je me suis senti profondément heureux, prêt à parler, prêt à vivre, à entreprendre de grandes choses. J'ai couru au grand paseo où il y avait foule. Je serrais des mains, je souriais aux inconnus et je leur disais :

- « Je suis Hori, je suis des vôtres, j'accomplirai de grandes choses ! ». Et tous riaient, et tous me rendaient mes saluts.

C'était il y a bien longtemps dans un pays très loin d'ici... Je n'ai jamais revu la femme de la fontaine, j'ai su qu'elle apparaissait quand on avait besoin d'aide et que son chant avait le pouvoir de guérir les âmes.

Je n'ai pas accompli de grandes choses, ma vie est celle d'un simple pêcheur. Mais le soir quand Crista, ma femme, pose sa main sur la mienne et se met à chanter, je ferme les yeux et sa voix se confond avec celle de mon souvenir. Je sais que je suis guéri et heureux...

ROBERT R.

En sortant du labyrinthe, on est attiré par le bruit de l'eau qui gémit autant qu'une tempête. Cela me fait souvenance de ma naissance. Mon Atlantide bornée dans un aquarium ne connaissait aucune vague.

Toi, Théodore, tu m'offres une fontaine en fautive obole. Toi, joyeux et tendre, issu d'une fusée de satellites, rayonnant de lumière verte, tu te penches insaisissable pour boire à mon eau.

Je suis ton ami le coquelicot d'Arabie, que le souffle d'Isis propulse vers l'Alpe abyssale qui me joue la séduction. Nous voici réunis tous deux dans la forêt des impossibles. La vie frémit dans le végétal, dans la pierre et dans les airs.

Quel toit nous abritera ?

Quel alphabet tissera nos propos ?

Il ne s'agit pas d'un délire fiévreux...

Cristina Iglesias nous enjoint de partager l'enclos de ce musée fluide qui, au moins, ne s'entrave d'aucune frontière.

VARÉCY

Première pierre

En sortant du labyrinthe, on est attiré par le bruit de L'O.

L'O n'est pas une ville comme les autres, aux coins tantôt biaisés tantôt acidulés. Non, L'O est une ville de nouvelle génération, aux toits arpentés par des éclats de fougères lasses. La nuit, elles phosphorent tout de même, gardant la mémoire irradiante des jalousies sans puits. Au vrai, L'O est une ville bien apaisante pour qui, pour quoi, campe les esseulés d'après-tempête.

Lana est de ceux-là.

Elle travaille à la fabrique de briques. Désormais, seul l'ocre du rouge lui parle. Elle l'a décidé, elle va créer une langue. Au moins, elle sera dans son espace en quinconce, elle n'aura de compte à rendre –et encore- qu'aux forêts de Sibérie. Son seul propos, son seul aplomb, elle les tient de la course astrale. Selon les selons, la lumière diffuse en strates et le sens se dérobe aux alois du Bon. Il faut être à la vigie, comme Dario a dit « Bien à ce qu'on fait, si peu sûr de ce que l'on est ».

Lana plonge dans la glaise. Seules ses mains ne font pour ainsi dire rien. De son corps modulable, la terre garde l'empreinte tressée. Inoxydables, des caractères se dessinent et procèdent à leur découpe en patios ombragés. Alors, on peut bien chercher Lana. Elle n'est plus, elle est sur le dessus, en tout et pour tout.

Elle vaque déjà, rassemblée en résurgences. Entre algues et entrelacs d'aluminium, elle prête l'oreille au flux incandescent. Elle croit saisir comme un empiètement. La belle affaire, ce serait une révolution ! Au goutte à goutte de ces instants, à la margelle du chaudron cosmique, elle est là, elle attend, elle perçoit.

La forêt pétrifiée envoie bien le signal de l'astrolabe. C'est convenu. Mais autre chose, il y a autre chose. C'est traqué. C'est tronqué. C'est une histoire de faire partie. Alors Lana glisse entre les nageoires de sisal. Elle a bien entendu, elle a bien compris cette fois. Elle se hisse hors de la maquette. Il est temps d'en prendre des photos. C'est que le rendu du projet est

pour bientôt. C'est que le Qatar n'attend pas. Surtout lorsqu'il s'agit du désert, de faire émerger L'O, la nouvelle Ville-Lumière.

MERCI !

Merci à tous les participants : ceux qui ont participé de loin et ceux qui sont venus jusqu'à Grenoble.

Merci à Dominique O. pour la cocréation de l'atelier

Merci à Jacqueline Z. pour la lecture au musée

Nicole L.